OCTOBRE — II

N° 88

LE THÉATRE

IRECTION ET RÉDACTION :
24, Boulevard des Capucines

PUBLICITÉ :
C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire
19, Boulevard Montmartre. — Téléphone : 142-06

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :
PARIS : 1 an. . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an. . 44 fr.
ÉTRANGER (Union postale) : 1 an. . 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE :
Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot



Cliché Reutlinger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — Mlle LAVALLIÈRE. — Rôle de *Joséphine*. — « *LA VEINE* »


BELLE JARDINIÈRE
FONDÉE en 1825
Belle Jardinière
BELLE JARDINIÈRE
2, rue du Pont-Neuf, PARIS.
LA PLUS GRANDE MAISON DE VÊTEMENTS DU MONDE ENTIER
VÊTEMENTS D'HIVER

LE THÉATRE

N° 68 — Octobre 1901 (II)

SOMMAIRE :

LA QUINZAINE THÉATRALE, par M. Henry Fouquier.

LA VIE EN VOYAGE, *au Vaudeville*, par M. Henri de Curzon.

MANOUNE, *au Gymnase*, par M. Francis de Croisset.

L'ÉCOLIÈRE, *à la Renaissance-Gémier*, par M. Adolphe Aderer.

BICHETTE, *au Palais-Royal*, par M. Eugène Héros.

MADEMOISELLE LAVALLIÈRE, *du théâtre des Variétés*, par M. Pierre Wolff.

HORS TEXTE EN COULEURS :

MADEMOISELLE MARIE LECONTE, *de la Comédie-Française.*

MADEMOISELLE SOYER, *de l'Académie Nationale de Musique*. Rôle de *Dalila*. — *Samson et Dalila.*



Cliché Mairet. Mme LÉRIDON (Mlle J. Darcourt) — LÉRIDON (M. Tarride) — CRI-CRI (Mlle M. Ryter) — SIMPSON (M. Leclerc) — MISS SIMPSON (Mlle de St-Agnan) — PATIN (M. P. Fugère) — MONTAGNOL (M. P. Numa)

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — **La Vie en voyage.** — Acte V

La Quinzaine Théâtrale



ENCORE que quelques pièces aient été ajournées, la quinzaine est riche en nouveautés. Une seule reprise mérite d'être signalée, c'est celle des *Demi-Vierges* à l'Athénée, avec Madame Jeanne Hading, et, naturellement, la réouverture des Variétés, avec *la Veine*. Mais ceci n'est pas une reprise : c'est la continuation d'une pièce en plein succès, qui est charmante et qui est jouée en perfection. Cela dit, nous arrivons aux nouveautés. La plupart de celles-ci font l'objet d'un article spécial. Ce sont *Bichette*, dont il avait été parlé, et qui est une agréable « pièce du Palais-Royal » : puis, au Vaudeville, *la Vie en voyage*, qui se découpe tout naturellement en tableaux, sorte de panorama d'un voyage qu'égaient des incidents variés : enfin, *Manoune*, œuvre de grand intérêt, qui, si un « constructeur » y avait mis la main et y avait apporté son expérience, eût été une œuvre parfaite, et *l'Écolière*, de M. J. Julien. Il me reste donc à parler, avec quelque détail, des *Maugars*, joués à l'Odéon, et de *l'Honneur*, pièce avec laquelle le théâtre Antoine a fait sa vraie réouverture, après avoir donné, pendant quelques jours, des œuvres de son répertoire, qui, peu à peu, est devenu d'une très grande richesse.

Beaucoup de nos lecteurs connaissent certainement le roman : *les Maugars*. L'auteur, M. Theuriet, en a tiré, en collaboration avec M. Georges Loiseau, une pièce qui a réussi. Très adroitement (et c'est là la difficulté), une histoire d'amour s'y mêle avec une étude de mœurs de province, en un moment dramatique de notre histoire politique. L'action s'ouvre, en effet, dans la petite ville de Saint-Clémentin, quelque temps avant le coup d'État du Deux-Décembre. Saint-Clémentin a pour maire un docteur, Desroches, type de ces vieux républicains de 1848 qui joignirent souvent à des illusions d'enfant des caractères de héros. Le docteur a été aux trois quarts ruiné par un ancien maçon, devenu entrepreneur, puis marchand de biens et banquier, Maugars. Sous le couvert d'un homme de paille, Maugars a prêté de l'argent à Desroches, qui sacrifie tout à « la cause » et à ses amis politiques : et, peu à peu, il est arrivé à s'emparer à vil prix du domaine de son débiteur. Mais celui-ci sait d'où est venu le coup, et il a pour Maugars une légitime animosité, faite surtout de mépris. Ces sentiments sont partagés par sa fille Thérèse. Aussi, quand le fils Maugars revient au pays, après avoir étudié le droit à Paris, Thérèse lui montre plus que de la froideur. Pourtant, sa beauté a frappé Étienne — c'est le nom du fils Maugars. Et, ne sachant pas d'où peut venir ce mépris que Thérèse lui montre, Étienne lui en demande l'explication. Il apprend avec désespoir la conduite de son père, et, bientôt, Thérèse le jugeant tel qu'il est, c'est-à-dire d'âme loyale, une intimité s'établit entre les deux jeunes gens, qui ressemble vite à de l'amour. Ils sont faits pour s'aimer. Étienne, qui ne veut pas entendre parler d'être un manieur d'argent et qui veut être peintre, n'a rien de commun avec l'âpre cupidité et la basse ambition du père Maugars. Quant à Thérèse, peu heureuse avec son père qui est dur et froid pour elle, elle a vécu, indépendante, un peu sauvage, concentrée et loin du monde, un peu à la façon d'une héroïne de George Sand. Il y a, en elle, d'Edmée Mauprat. Mais pourquoi Desroches, ce brave homme, n'aime-t-il pas une fille qu'il devrait adorer ? C'est qu'il a été trompé et abandonné par sa femme et qu'il se demande si Thérèse n'est pas le fruit d'un amour adultère ? Cependant le coup d'État éclate. Tandis que Desroches essaie d'y résister, Maugars a été « du côté du manche ». Il est nommé maire de Saint-Clémentin à la place de Desroches, qu'il dénonce et essaie de faire arrêter. La peinture du coup d'État en province, qui tient tout un acte, est tout à fait remarquable et émouvante. C'est un morceau achevé. Forcé de fuir, Desroches, qui s'exaspère à voir Thérèse aimer Étienne, laisse échapper devant sa fille le secret des doutes qui l'assiègent à propos de sa naissance. Malgré cet aveu cruel, Thérèse, fidèle au devoir, rompt avec Étienne qui, de son côté, en désaccord avec son père et outré de sa vilenie, lui dit adieu et part pour Paris. La pièce, ici, pourrait être finie. Mais elle finirait bien tristement ! Un dernier acte remet les choses en meilleur état. Maugars, ruiné, est sauvé par son fils devenu un artiste de renom. Desroches, gracié, reconnaît Thérèse pour être de son sang, à la voir si honnête et vaillante, et il la marie à Étienne qui n'a pas cessé de l'aimer. Cette pièce, bien construite, très bien écrite, de sentiments élevés, et honnêtes, est fort bien jouée d'ensemble. Elle rappelle, il est vrai, d'autres comédies, et surtout *Maître Guérin*. Mais le cadre où elle est placée lui fait une originalité remarquable. Elle servait de rentrée à M. Janvier. Il a été de premier ordre dans le personnage de Maugars.

L'Honneur, qu'a donné le théâtre Antoine, est la traduction d'une pièce de M. Sudermann qui a eu, en Allemagne, un très grand succès. Mais ce serait une erreur de croire que cette œuvre est hors du cadre ordinaire de notre théâtre et qu'elle a la saveur exotique qu'on trouve, par exemple, à tout ce qui sort de la plume d'Ibsen. C'est une pièce essentiellement d'école française, avec les mérites et les défauts ou les « procédés » de cette école. On y trouve une thèse à la Dumas, les adresses de M. Sardou, et plus d'un souvenir du Théâtre Libre lui-même. L'auteur oppose deux familles, l'une riche et bourgeoise, celle du grand négociant Muhlingk, l'autre, populaire et assez pauvre, celle de l'ouvrier Heinecke. Mais, entre le négociant millionnaire et le prolétaire, le voisinage a créé des points de contact. Muhlingk a remarqué l'intelligence du jeune Robert, le fils de Heinecke. Il l'a employé dans ses bureaux et l'a envoyé dans un de ses comptoirs des Indes. Sa fille d'ailleurs, Lénore, a aimé Robert, son compagnon d'enfance, et attend son retour, refusant de se marier : et, d'autre part, le jeune Conrad Muhlingk trouvant Alma Heinecke à son goût, en a fait sa maîtresse. Peut-être les Heinecke ne sont-ils pas tout à fait les complices de cette liaison. Mais ils en profitent pour le bien-être qu'elle apporte dans leur maison : et, en tout cas, Augusta, la sœur d'Alma, mariée à un ouvrier un peu ivrogne, sert les amours de sa sœur, dont elle tire avantage.

Les choses en sont là, quand Robert revient des Indes, avec son ami le riche négociant baron de Trast, un philosophe qui se plaît à raisonner sur l'honneur, soutenant qu'il n'est le même ni sous les latitudes différentes ni même dans toutes les classes sociales d'un même pays. L'honneur, selon lui, n'est qu'un préjugé quand on le fait consister dans l'opinion que les autres se font de vous. Lui-même, par exemple, officier, a joué, perdu et n'a pas payé. Son entourage lui a laissé entendre qu'il n'avait plus qu'à se brûler la cervelle. Il a trouvé ceci stupide et a préféré s'expatrier, s'enrichir, payer ses créanciers et, étant bon et honnête, se moquer de ceux qui le tiennent pour disqualifié. C'est cette théorie qu'il prêche à Robert qui, sachant l'aventure de sa sœur, la complaisance de ses parents qui, pour rompre la liaison, ont accepté une grosse somme du père de Conrad, persiste à ne pas admettre ce qu'il tient pour un déshonneur, alors que son milieu y trouve un arrangement excellent pour lui. Robert veut donc, ayant jeté l'argent accepté par ses parents à la face de Muhlingk, provoquer Conrad et laver la tache dans le sang. Mais le baron empêche un tel dénouement, aidé par Lénore qui se jette dans les bras de Robert et l'épouse.

Ceci, que je suis obligé de raconter en gros, nous est exposé avec une habileté rare sous une forme, tantôt dramatique, tantôt comique, qui a obtenu un très grand succès. La pièce est d'ailleurs jouée d'une façon merveilleuse. Je ne puis que citer MM. Grand, Bour, Dumeny, ce dernier dans le personnage pittoresque du baron, raisonneur à la Dumas et porte-parole de l'auteur.

Nous ne parlons pas, cette fois-ci, du *Roi*, de M. Schefer, LE THÉATRE devant en donner le compte rendu illustré dans son prochain numéro.

HENRY FOUQUIER.

Cliché Mairet. LÉRIDON (M. Tarride) — Mme LÉRIDON (Mlle J. Darcourt) — ALFRED (M. Lainé) — MONTAGNOL (M. P. Numa) — RIGOLET (M. Frère)

ACTE Ier

THÉATRE DU VAUDEVILLE

La Vie en voyage

COMÉDIE EN CINQ ACTES, DE M. MAURICE DESVALLIÈRES



Le théâtre du Vaudeville est une de nos scènes parisiennes qui se piquent le plus de la perfection de la mise en scène, du pittoresque des décors, de la curiosité des accessoires. C'était prendre M. Porel par son faible que de lui apporter, avec cette *Vie en voyage*, l'occasion d'un déploiement exceptionnel d'attractions scéniques. Aussi bien fallait-il un peu de relâche à la tension d'esprit que procure souvent à tant de spectateurs, venus pour se divertir, le répertoire intellectuel du Vaudeville. Une *revue*, non pas tant satirique que pittoresque et *extérieure*, n'était pas, une fois par hasard, trop indigne de cette scène ; avec un peu de jolie musique même, et le drolatique Paul Fugère, qui a débuté ici pour la circonstance, c'était tout à fait la saveur des spectacles de la Gaîté, du temps du *Voyage de Suzette* ou du *Voyage au pays de l'or*.

L'œuvre de M. Maurice Desvallières avait cependant un but plus relevé. L'anecdote romanesque et exotique était moins son ambition que la tranche de vie observée, notée au vol et philosophiquement raisonnée, en quelque sorte. Au fond, le kaléidoscope scénique auquel nous assistons, ne devait être que l'accessoire indispensable pour mettre en lumière une observation morale, un trait de mœurs. Peut-être eût-il mieux valu, pour l'homogénéité et l'expression de la pièce, que *la Vie en voyage* fût tout l'un ou tout l'autre, une comédie de mœurs, ou une revue de lanterne magique, et celle-ci plutôt que celle-là, car le résultat de l'entreprise a été que c'est elle l'envahissante et que l'autre apparaît indécise, décousue et sans profondeur.

L'observation morale, c'est un comparse, une façon de compère de l'action, qui la formule. La vie de voyage (nous explique ce critique philosophe, qui fait des voyageurs son étude ironique) est éminemment propre à mettre au vent le fond vrai de la nature des gens, à remanier les caractères apparents, à transformer à vue d'œil les façons d'être, à donner de la hardiesse aux timides, de la sottise aux beaux esprits, de l'esprit aux renfermés, etc. Ceci dit pour justifier les allées et venues des personnages au milieu des cinq tableaux de la pièce, l'humoristique observateur se lie avec divers groupes rencontrés en un buffet de gare et les lie ensemble, à seule fin de nous faire voir ce qu'il résultera de leur voyage commun en Italie.

Voici donc, devant nous, deux ménages en présence, celui des Léridon, qui passe le temps en échanges de propos aigres ; celui des La Tournette, emballés d'automobilisme et que le pittoresque du voyage ne touche en aucune façon. Plus, deux célibataires : Chabert, méthodique, automatique et avare ; Patin, boute-en-train aimable et naïvement sensible. Plus, une chercheuse de compagnon, la sympathique Cri-Cri, cocotte décente en vacances, présentée comme veuve d'un général tué à Madagascar à la société par notre compère Montagnol, qui fait manœuvrer les fils. Enfin divers « sans importance » dont la silhouette n'est pas sans physionomie : le guide-entremetteur des musées d'Italie, Rinaldo ; l'aubergiste de la montagne, qui ne veut pas de voyageurs ou qui les pille, Collibert ; l'hôtelier du buffet, Rigolet, ancien lauréat de concours, qui lit Horace et Jean-Jacques à ses garçons ; le douanier rogue mais farceur, qui déclare que les voyageurs sont mal venus à se plaindre, car s'ils subissent quelquefois la présence des douaniers, les douaniers subissent tous les jours celle des voyageurs...

Maintenant, tournons les verres de la lanterne magique.

Premier Acte : *le Buffet de Modane.* — C'est la vision de tous les buffets de gare, avec bousculades de voyageurs, sifflets de locomotives, dîners hâtifs,... et les acteurs de notre voyage nous y sont présentés convenablement : Montagnol en observateur, Chabert en maniaque raseur, qui entre dans les buffets pour s'asseoir, mais jamais pour consommer, de peur d'être volé ; les Léridon en époux jadis fort épris, que la somnolence du coin du feu et l'agacement du frottement continuel ont menés à la querelle chronique ; les La Tournette, en jeunes mariés sceptiques, que l'automobile et l'argent ont rapprochés ; Patin, en gros naïf, qui conte à tout le monde ses petites affaires et prend le train de Turin pour celui de Grenoble ; Cri-Cri, en gentille camarade, qui réclame avant tout du repos.



Cliché Mairet

CRI-CRI (Mlle Ryter) — MONTAGNOL (M. P. Numa) — PATIN (M. P. Fugère) — MISS SIMPSON (Mlle de St-Agnan) — SIMPSON (M. Leclerc) — DE LA TOURNETTE (M. Ripert) — Mme DE LA TOURNETTE (Mlle Avril) — CHABERT (M. Gildès)

ACTE II

Second Acte : *le Wagon du rapide.* — Un simple tableau, mais absolument réussi, où nous voyons, par une section longitudinale, les allées et venues titubantes, les petits ennuis, les petites querelles, les causeries des voyageurs ; l'envahissement classique des Anglais sans gêne et muets qui s'étalent et ne se dérangent jamais ; l'encombrement des valises qu'on franchit en casse-cou ; pour finir, cette idée éminemment burlesque, du brusque tunnel ne laissant voir au spectateur ébaubi que sept ou huit bouts de cigares incandescents trouant la nuit.

Troisième Acte : *le Jardin du Musée de Sorrente.* — Nous y trouvons nos touristes aux prises avec l'ignorance de l'italien : Chabert se rengorge ; il l'a appris à Paris et harangue au nom de la troupe. Le malheur est que son professeur était Espagnol, et c'est cette langue qu'il débite. Enfin, on met la main sur un guide : c'est un bellâtre aux allures de reptile, qui chuchote dans l'oreille des hommes et fait le beau devant les femmes. Puis la tournée anglaise reparaît avec son cornac, montant sur les bancs, piétinant les manteaux des dames, et d'ailleurs filant doux quand on l'interpelle sans broncher. Cependant le ciel d'Italie fait des siennes : les La Tournette se disputent, trouvent la nature et la musique italiennes odieuses et ne tombent d'accord sur rien, tandis que les Léridon, détendus par le *far niente* et la chaleur, se regardent d'un œil plus doux. Même, comme Patin a juré de les réconcilier, ils se laissent aller aux souvenirs d'antan, parfois vifs, se rapprochent, s'enlacent, s'éclipsent enfin, et la muse de la sculpture grecque n'a plus qu'à se voiler la face, — tandis que le doux Patin, demeuré seul, se sent noyé, sans bien comprendre pourquoi, de la plus noire tristesse.

Quatrième Acte : *l'Auberge à demi ruinée de la montagne Sorrentine.* — C'est le soir ; après une dure montée, nos huit voyageurs s'affalent déçus, mais harassés, dans le seul gîte de l'endroit, que les guides recommandent comme tenu par un aubergiste français. Celui-ci préférerait les voir au diable, et ne le leur

Cliché Mairet. DE LA TOURNETTE (M. Ripert) — Mme DE LA TOURNETTE (Mlle Avril) — CHABERT (M. Gildès) — Mme LÉRIDON (Mlle Juliette Darcourt) — PATIN (M. P. Fugère) — LÉRIDON (M. Tarride)

ACTE III

cache pas ; d'autant que la tentation, en pareil cas, est trop forte pour lui, et qu'il vole ses hôtes endormis : c'est une canaille consciente et philosophe. L'intérêt est dans l'émoi croissant de Patin qui, le clair de lune aidant, fait une déclaration platonique mais éloquente à Madame Léridon, plus émue qu'elle ne veut le paraître... Les La Tournette qui rôdent par là les photographient au magnésium... Collibert dérobe un portefeuille et se fait pincer... Bref, tableau pittoresque (le décor est exquis) mais encore un peu plus ahurissant que le reste.

Cinquième Acte : *le Paquebot.* — C'est le retour en vue de Marseille. Les La Tournette vont décidément divorcer. La « cocotte » Cri-Cri « a un béguin » pour La Tournette, qui la trouve exquise, et Montagnol tourne avec succès autour de Madame de La Tournette. Léridon est devenu encore plus jaloux qu'amoureux et malmène à la fois Patin, l'oreille basse comme un chien battu, et sa femme, tout émue et navrée du crime qu'elle n'a pas commis et d'une passion intense pour son époux. Une explication dernière les raccommode : rassurez-vous. Enfin Chabert, toujours méthodique, est complètement dépouillé et bafoué par la douane qu'il comptait abuser avec supériorité !...

Le voyage finit faute de voyageurs...

Et l'on s'aperçoit en définitive qu'on a vu pas mal de choses, généralement drôles, croisé pas mal de types, généralement bien silhouettés, mais que le fond manque, et que les promesses du début n'ont pas été tenues.

Reste la mise en scène, que nos reproductions font suffisamment goûter, et l'interprétation, sur laquelle il



Cliché Mairet. DE LA TOURNETTE (M. Ripert) — Mme DE LA TOURNETTE (Mlle Avril) — Mme LÉRIDON (Mlle J. Darcourt) — PATIN (M. P. Fugère)

ACTE IV

convient de s'arrêter un peu. Elle est excellente, et variée, et ne laisse en général que le regret de voir de si pauvres rôles entre des mains si expertes. Un de nos confrères trouvait que ces artistes avaient l'air d'hercules soulevant des poids en baudruche. Du moins est-ce quelque chose qu'ils relèvent ainsi la mollesse de leurs personnages. M. Tarride, toujours fin et mesuré, nuance joliment la gradation de sentiments par lesquels passe le mari déjà indifférent mais qui se réveille et pousse l'amour jusqu'à la jalousie, et Madame Juliette Darcourt est des plus avenantes et des plus en beauté qui soient dans Madame Léridon, autre personnage à nuances, qui passe de la sécheresse à la chaleur et de l'humeur querelleuse à la plus humble soumission... On sait d'ailleurs quelle diseuse excellente elle fait.

M. Lérand est la vérité même dans le rôle de Collibert si peu digne de lui, mais qu'il relève par un pittoresque réaliste extraordinairement vécu.

M. Paul Fugère a débuté, par le rôle de Patin, dans sa nouvelle carrière de comédien où devaient l'amener tout naturellement les qualités d'acteur qu'il déployait déjà plus que tous autres sur les scènes d'opérettes; et vraiment, s'il consent à ne plus descendre au-dessous d'un certain degré de comique, il a



Cliché Mairet. Mme DE LA TOURNETTE (Mlle Avril) — CHABERT (M. Gildès) — COLLIBERT (M. Lérand) — MONTAGNOL (M. P. Numa) — PATIN (M. P. Fugère) — LÉRIDON (M. Tarride)
DE LA TOURNETTE (M. Ripert) — HORTENSE (Mlle Maire)

ACTE IV

tout ce qu'il faut pour aborder avec succès ces rôles de boute-en-train un peu naïfs, émus au besoin, qui portent toujours tant dans nos comédies modernes. Il est fin et sait nuancer : il a fait valoir autant que faire se pouvait l'étrange nocturne du quatrième acte.

Nous le verrions volontiers dans *les Surprises du Divorce* et les rôles de Jolly.

Mademoiselle Avril est toujours exquise comédienne et d'élégante beauté dans Madame de La Tournette, et Mademoiselle Marthe Ryter est la plus aimable et séduisante Cri-Cri qui se puisse voir, la sérénité candide dans l'immoralité. MM. Gildès et Numa sont corrects dans Chabert et Montagnol. M. Monrose est un Rinaldo impressionnant de réalisme, visqueux comme un reptile. M. Frère enfin, hier à l'Odéon, avant-hier premier prix du Conservatoire, est excellent dans l'hôtelier du buffet de Modane (en attendant mieux, espérons-le !), et M. Baron fils joue au naturel le brigadier des douanes qui entend la plaisanterie.

J'allais oublier Madame Le Brec, italienne toute pure qui tresse ses nattes devant la société avec la sérénité qui caractérise l'épouse de l'horrible guide Rinaldo, et l'amusante petite Prévost, gavroche parisienne échouée à Sorrente et servante originale du bandit retraité Collibert.

HENRI DE CURZON.



Cliché Reutlinger.

MLLE MARIE LECONTE
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE



Cliché Larcher. M. CHAISLES (M. Arquillière) PETITE GENEVIÈVE (Mlle Renée Leduc) Mme CHAISLES (Mme Samary) MANOUNE (Mme Suz. Desprès)

ACTE Ier

GYMNASE DRAMATIQUE

Manoune

COMÉDIE EN TROIS ACTES, DE MADAME JEANNE MARNI

Sur la scène du Gymnase, où naguère elle débutait dans une pièce de Madame Gyp : *Autour du Mariage*, Madame Marni a fait représenter *Manoune.*

Une existence de rude labeur et de haute conscience artistique remplit sainement l'intervalle entre ces deux dates.

Madame Marni, dont le fin et vigoureux talent mérite des épithètes si rares, est l'un de nos écrivains les plus féconds.

« C'est une George Sand d'après la guerre de 1870 », m'écrivait dans une de ces belles lettres qui sont le délicat plaisir de ses amis, M. Albert Guinon, l'auteur du *Partage*, l'ami et le prochain collaborateur de Madame Marni. Et c'est vrai. C'est notre George Sand à nous, une George Sand moins robuste peut-être, mais plus inquiète, plus douloureuse.

Toute son œuvre a jailli de son cœur et son cœur est noble, tendre et triste. Elle a souffert, la douleur ne l'a pas aigrie, mais elle a gardé le charme grave des êtres qui ont beaucoup pleuré.



Cliché Pirou. MADAME JEANNE MARNI

Son caractère honnête, prompt à s'indigner des bassesses humaines, ne lui a pas permis la résignation. Tant mieux! La résignation est sœur de l'indifférence. Cette vertu chrétienne est stérile. Madame Marni a peu d'illusions devant la vie, parce que, jeune fille, elle eut trop de rêves, trop « d'idéal », et que l'idéal est un des sûrs chemins vers la douleur. Mais elle a l'amour de son mal, et ce n'est pas une révoltée. Elle est de celles qui murmurent, pâlies par le chagrin : « C'est bon d'avoir vraiment souffert. » Quand elle regarde les misères malpropres de ce monde, elle sourit d'un beau sourire qui n'est pas fait d'indulgence, mais de pitié. Elle aime les humbles et les enfants, les poètes

et les vieillards, tout ce qui tremble ou tout ce qui chante. Elle pardonne aux pires des crimes quand la bonté les rachète. Elle eût, aux temps sacrés, lavé les pieds de Madeleine.

Mais elle est implacable pour les égoïstes, fussent-ils des héros, et pour ces gens vertueux qui font du Devoir une règle, au lieu de se laisser conduire vers le Devoir par la force irrésistible et spontanée de la tendresse.

La tendresse et la sincère bonté, voilà la noblesse de cette âme.

Manoune, la première pièce en trois actes de cet auteur dramatique, dont chaque conte est un menu chef-d'œuvre en un acte, est bien la synthèse de ce cœur éloquent.

Manoune, une petite paysanne de quinze ans, fut prise de force par son maître un jour de folie, comme bien des hommes en connaissent, et qui change en brute le plus digne d'entre nous.

La faute fut découverte par Madame Chaisles, femme de devoir, femme dévote, protestante dans le sens rigide de ce mot, et cette femme, non par bonté, non par compréhension de la fragile nature humaine, mais par crainte du scandale et du qu'en dira-t-on, se résout à cacher ce crime, à garder l'enfant qui en naîtra, à faire passer Geneviève pour sa fille, et Manoune restera dans la maison comme par le passé.

Voilà, certes, de l'héroïsme, voilà même de la vertu, et cet acte aurait pu être sublime avec un peu de bonté !

Mais l'idée du pardon n'effleure pas l'âme vertueuse de Madame Chaisles. Elle a fait son devoir. Voilà tout. Ce n'est pas assez.

Pour M. Chaisles commence une existence de tortures quotidiennes. Il ne peut embrasser sa fille qu'en cachette ; il n'a pas le droit de s'inquiéter d'elle, il est « indigne ».

Geneviève, la petite fille, grandit entre son père qui n'ose lui parler et sa mère qui l'élève avec toute la correction sévère d'une gouvernante. Seule Manoune, la bonne, adore cette enfant — son enfant. Son bonheur est de la servir, d'être sa chose, de lui rendre les menus soins qui sont la charge des mercenaires. C'est une chienne qui défend son maître et son petit.

Au moment où le rideau se lève Geneviève a douze ans. Son père, infirme, sans cesse en butte aux muets reproches qu'il lit dans les yeux de sa femme, attend dans la souffrance morale et physique l'heure libératrice de la mort.

Madame Chaisles s'adonne aux œuvres de charité. Elle fait « le bien ». Elle est austère. Elle sauve du vice des petites filles misérables, mais son cœur reste sec. Elle est charitable et elle ne se doute pas de ce qu'est la véritable charité.

Une réunion de dames patronnesses de l'œuvre est une merveille d'observation cruelle et d'ironie incisive.

Mais Geneviève n'est plus une enfant. Maintenant elle est en âge de se marier et elle est majeure.

Madame Chaisles l'a élevée. Manoune l'a aimée. Le père est mort après sa longue agonie.

Geneviève est éprise d'un jeune homme rencontré aux bains de mer, un littérateur nommé Olivier Boron. Olivier, du temps où il luttait pour la gloire, a été protégé par une manière de Madame de Warens. Il lui doit une part de ses succès, et l'amour qu'il éprouve pour Geneviève entre en lutte avec la tendresse reconnaissante qu'il doit à son ancienne amie.

Geneviève, au courant, indique à Olivier son devoir et lui fait ses adieux. Elle l'aime, mais elle « ne créera pas de la douleur ».

Cependant on a jasé. Dans cette petite plage, l'innocente liaison des deux jeunes gens a fait presque un scandale. Madame Chaisles, sans s'inquiéter de la vérité, outrage Geneviève d'injurieux soupçons. Manoune pleure. Elle sait que « sa fille » est incapable d'une faute. Mais Geneviève se révolte. Madame Chaisles lui propose de rompre tout lien avec elle, et, puisque ses vingt et un ans la font majeure et maîtresse de sa fortune, eh bien ! qu'elle s'en aille !

Geneviève, à bout de nerfs, désespérée, va partir. Puisqu'on la traite ainsi, puisque la mère l'accuse d'une



Cliché Larcher.

OLIVIER BORON (M. Marié de l'Isle) — MANOUNE (Mme S. Desprès) — GENEVIÈVE (Mlle Dauphin)

ACTE II



Cliché Larcher. MANOUNE (Mme Suzanne Desprès) GENEVIÈVE (Mlle Dauphin) Mme CHAISLES (Mme Samary)

ACTE III

telle conduite, elle justifiera ces soupçons odieux, elle ira retrouver Olivier, elle en fera son amant.

Déjà elle a ouvert la porte, mais Manoune se précipite : « Tu ne passeras pas! s'écrie-t-elle, je te le défends. Je suis ta mère. » Cela est fort beau.

Tout finit heureusement, d'ailleurs — heureusement pour Geneviève. L'ancienne maîtresse est morte subitement. Olivier, libre désormais, épousera la fille de Manoune. Madame Chaisles et Geneviève s'embrassent.

Voilà, succinctement narrée, la pièce de Madame Marni. On peut regretter peut-être que l'auteur n'ait pas songé à « faire la scène à faire » entre Manoune et Madame Chaisles, chacune revendiquant ses droits sur l'enfant, « la scène entre la mère selon la loi et la mère selon la nature, l'une rappelant qu'elle a tout fait pour Geneviève, et l'autre répondant : « Moi, je l'ai aimée ! » Henry Fouquier *scribsit.* Mais telle qu'elle est, l'œuvre est touchante et vigoureuse, d'une belle envolée, suffisamment dramatique, et la pièce fait grand honneur à l'écrivain qui l'a conçue, comme à M. Franck, qui l'a jouée.

Manoune est excellemment interprétée. On regrette de ne plus revoir, après le premier acte, le parfait artiste qu'est M. Arquillière, un M. Chaisles tragique et dolent. M. Marié de l'Isle, dans le rôle d'Olivier, a de l'élégance. MM. Coquet, Paul Plan et Gouget interprètent avec sûreté des personnages accessoires. Le rôle épisodique du notaire Fladeau, un brave homme assez malmené par sa femme et tout dévoué à Geneviève, a été confié à M. Huguenet. C'est dire que ce grand acteur en a fait un rôle de premier plan.

Il n'a étonné personne que Suzanne Desprès fût remarquable de tendresse, d'émotion et de simplicité dans Manoune; que Madame Samary ait composé avec un art averti le personnage de Madame Chaisles; que Mesdames Andral, Marsans, Delaporte aient conquis les suffrages. Mais bien qu'on attendait d'elle des preuves de talent, le talent jeune, ardent et vibrant de Mademoiselle Dauphin nous a surpris et charmés. Mademoiselle Dauphin est une des rares artistes de ce temps qui puissent incarner au théâtre une vraie jeune fille. Elle en a toute la réserve, la pudeur sans afféterie et la gravité.

C'est la véritable jeune fille moderne, née dans un milieu de saine bourgeoisie, aussi éloignée d'être une demi-vierge que d'être une ingénue au bec rose et à cervelle de pinson. C'est une jeune fille chaste, une vierge, et qui sera une honnête femme.

Madame Marni écrivit ainsi le rôle, et ainsi il fut joué. Cela nous a semblé, par le temps qui court, si peu banal, si frais, si bon, que le type de Geneviève nous en a paru tout nouveau, et nous avons applaudi le courage d'un auteur qui ose encore mettre à la scène une vierge sans la faire parler argot ou sans qu'elle minaude à la Reichenberg.

J'ai cru qu'il serait intéressant de citer ici un extrait d'une lettre que Madame Juliette Adam adresse à Madame Marni au sujet de *Manoune :*

« *Manoune* est une conception superbe, et une mère seule peut comprendre ce grand beau drame fait de nature et d'art... J'ai eu l'âme remuée et je ne suis pas sûre de n'avoir pas jeté un cri... Et puis, la mère adoptive qui s'est appris malgré elle à devenir mère, qui se fond à la fin, quelle douceur on emporte de cette dernière scène!... Et puis, et puis, les détails! Toute ma sympathie enthousiaste. »

Catulle Mendès, parlant de *l'Honneur*, disait que pour bien juger une pièce allemande, il fallait être Allemand. Pour juger intégralement l'œuvre d'une femme, qui sait s'il ne faudrait pas le tact, le cœur, les entrailles d'une amoureuse et d'une mère ?

Comme disait M. de la Palisse, il y a une si grande différence entre un homme et une femme.

FRANCIS DE CROISSET.



Cliché Larcher.

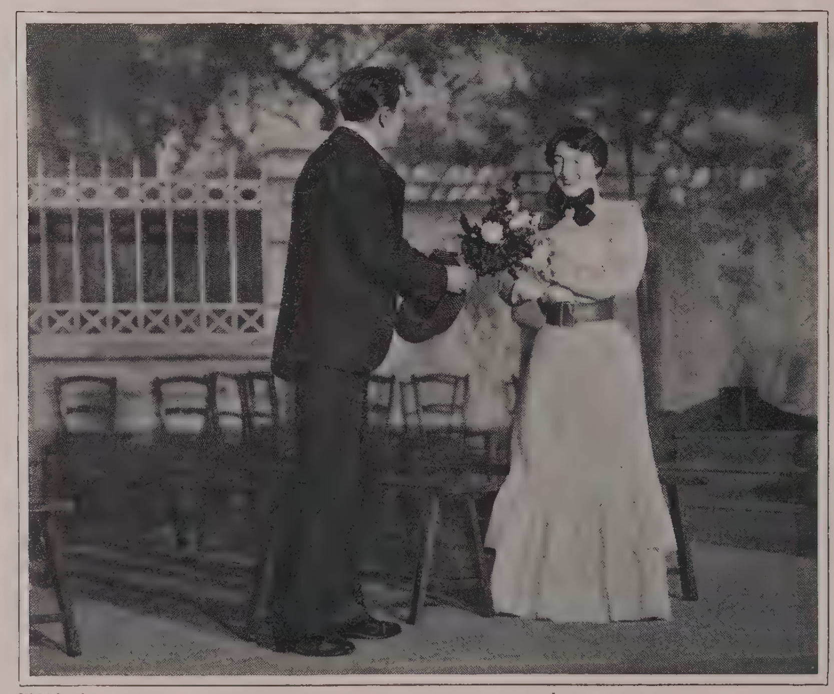
NOÉMIE LAMBERT (Mlle Mégard) — MAZURIER (M. Arvel) — BAUDRAND (M. Gémier) — RIVOLLET (M. Lenormant) — OUDOIRE (M. Baudoin) — DUTHEL (M. J. Adès)

L'ÉCOLIÈRE. — ACTE Ier

RENAISSANCE-GÉMIER

L'ÉCOLIÈRE, PIÈCE EN CINQ ACTES, DE M. JEAN JULLIEN

DANS l'histoire du théâtre, la période d'années que nous traversons sera marquée par un signe particulier : la tendance des artistes en renom à devenir les propres maîtres de leurs destinées dramatiques, leurs propres directeurs ou « impresarii ». Madame Sarah Bernhardt quitte la Comédie-Française et prend bientôt la direction d'un théâtre auquel elle donne son nom ; M. Coquelin renonce à tout jamais aux Français et devient, pendant un temps, le propriétaire et directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin ; M. Antoine, poussé par une vocation irrésistible, réunit quelques amateurs, fonde le Théâtre Libre, de superbe mémoire et, après un court séjour dans les milieux officiels, à l'Odéon, il établit le théâtre Antoine, le plus intéressant, le plus vivant de tous les théâtres parisiens. L'un des élèves de M. Antoine, M. Gémier, se sépare de son maître, s'arrête un instant au Gymnase et va restaurer, au profit des lettres sérieuses, le théâtre de la Renaissance, dont les avatars furent nombreux. On a prêté un instant à Madame Réjane le projet d'avoir aussi son théâtre à elle, projet qui n'est peut-être que momentanément abandonné. Et, quand ils ne sont pas chez



Cliché Larcher.

EDMOND GIRAUD (M. Frédal) — NOÉMIE LAMBERT (Mlle A. Mégard)

L'ÉCOLIÈRE. — ACTE Ier





Cliché Reutlinger.
Mlle ANDRÉE MÉGARD



Cliché Reutlinger.
Mlle JEANNE THOMASSIN

eux, à Paris, les artistes qui ont quelque célébrité organisent, dès qu'ils sont libres, des tournées dont ils sont, seuls, les chefs responsables : tels Baron, Albert Brasseur, Galipaux.

La cause de ces manifestations isolées, « séparatistes » ? On la trouverait d'abord dans le sentiment de l'indépendance qui est très fort chez tous les artistes, dramatiques ou autres. Aussi, dans la vanité proverbiale des comédiens, que notre époque n'a pas vu diminuer, au contraire, et que l'engouement quelquefois excessif du public n'a pu que développer. Nos pères n'ont connu ni le théâtre Talma, ni le théâtre Rachel : ils ont eu, cependant, Rachel et Talma. Autrefois, les cirques seuls portaient les noms de leurs propriétaires : le cirque Franconi et le cirque Corvi. Autrefois aussi, il y avait de vrais théâtres, possédant des troupes cohérentes et disciplinées. Sans vouloir à toute force dénigrer le présent au profit du passé, il serait permis de se demander si l'extension des théâtres « individuels » sert l'art dramatique ou lui nuit. En cela, comme dans toutes les choses humaines, l'excès seul est un défaut. Le théâtre Antoine est aujourd'hui le théâtre le plus « parisien » de Paris : s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. Il n'y a pas de raison pour que, dans quelque temps, on n'en dise pas autant du théâtre Gémier. Tant vaut l'homme, dit-on, tant vaut la fonction : tant vaut le directeur, tant vaut le théâtre. Regardez, à Paris, les théâtres qui ne marchent pas, et regardez ensuite leurs directeurs : vous ne serez étonné de rien.

L'un des biographes de M. Gémier — car M. Gémier a déjà ses biographes — a raconté l'anecdote suivante : Il y a quinze ans, un scandale éclatait dans les couloirs de Belleville. Le jeune premier de l'endroit, prisé par les titis, adoré par les gigolettes, fut un jour fort malmené par l'un de ses camarades, un débutant. Dédaigneux, le « ténor » tourna le dos au choriste, et il laissa tomber de ses lèvres dédaigneuses l'insulte suprême : « Petit cabot ! » dit-il — « Vous me répéterez cela dans quinze ans ! », répondit le débutant, qui s'appelait Gémier. Les quinze ans se sont écoulés. Gémier est aujourd'hui directeur à son nom. Où est le jeune premier de Belleville ? Qui sait ? il a peut-être sollicité du « petit cabot » une place de régisseur ou de contrôleur.

Élève de l'acteur Saint-Germain, M. Gémier courut les petites scènes de banlieue, jusqu'au jour où il rencontra M. Antoine, qui dirigeait alors le Théâtre Libre. On n'y jouait que tous les mois : les appointements étaient modestes. M. Gémier se laissa tenter par les offres séduisantes du directeur de l'Ambigu. Le mélodrame ne fut pas longtemps de son



Cliché Gerschel. M. GÉMIER
LA TROUPE DE LA RENAISSANCE-GÉMIER



Cliché du Photo-Studio.

Mlle JANE HELLER
Renaissance-Gémier



Cliché Cautin & Berger.

Mlle HÉLÈNE MILTON
Renaissance-Gémier

goût et il revint, après avoir payé un gros dédit, au berceau de ses premiers succès. Que de rôles il créa, alors, que de caractères il marqua de son cachet! Mais, Antoine ayant réussi, tout le monde voulut de « l'Antoine ». Le directeur du Gymnase, voulant renouveler son genre et sa troupe, appelle alors auprès de lui comme protagoniste, comme directeur de la scène, presque comme associé, M. Gémier, qui accepte la proposition. Décidément M. Gémier n'aime pas le pouvoir partagé; car, au bout de quelque temps, il veut marcher sans lisière, être son maître, avoir son théâtre. Il se sépare du directeur du Gymnase, et il jette les yeux sur un théâtre, qui connut d'heureux jours, et qui semble, pour l'instant, aller à la dérive. Comme il a de la volonté, il sait intéresser à ses projets, très littéraires, très artistiques, un certain nombre de personnes et il peut devenir le locataire du théâtre choisi.

Des pièces, il en aura plus qu'il n'en veut. Malgré l'abondance des théâtres, les portefeuilles des auteurs dramatiques sont remplis. Toutes ces pièces sont-elles bonnes? On le verra. En tout cas, ce ne sont pas seulement des débutants qui apportent leurs œuvres : MM. Maurice Donnay, Lucien Descaves, Georges Clemenceau, Gustave Guiches, Urbain Gohier, Daniel Lesueur, Alfred Capus, Pouvillon, Romain Rolland, Pierre Veber, Gaston Devore, Pierre et Claude Berton, Rodolphe Darzens, etc., etc... répondent, eux aussi, à l'appel du nouveau directeur.

Donc les pièces ne manquent pas. Il faut, comme de juste, des acteurs pour les interpréter. Les acteurs ne manquent pas non plus sur le pavé parisien. Un choix est nécessaire. M. Gémier ne veut pas d'une troupe cueillie aux quatre coins du boulevard. Il la désire homogène, pour employer le mot des politiciens, animée d'un même esprit de travail et poussée par le désir de bien faire. Dans ce sentiment, il réunit Mesdames Andrée Mégard, Thomassin, Sandra Fortier, Renée Bussy, Claudia, Clem, Renée Desprez, Dinard, Paule Evian, Jousset, Marcelle Jullien, toutes connues des Parisiens, auxquelles il adjoint Mesdames Jane Heller, Herval, Leduc, Jeanne Lion, Hélène Milton, Henriette Pastor, Reine Roy, Gilberte Sergy. Voilà pour les comédiennes. Comme comédiens, il aura MM. de Max, Arvel, Baudoin, Beaulieu, Berthier, Broc, Caillon, Gilbert Dalleu, Frédal, Jarrier, Jehan Adès, Lenormant, Marsay, Maxence, Mosnier, Pillot, Verse.

Il a des pièces, des acteurs, un théâtre : il a la foi. Il peut ressusciter la Renaissance et y installer le théâtre Gémier.

* * *

L'honneur de la

Cliché Larcher

BAUDRAND (M. Gémier) NOÉMIE LAMBERT (Mlle Mégard)

L'ÉCOLIÈRE. — ACTE II



Cliché G. Le Breton (Bois-Colombes).

Mlle MARCELLE PRAXINE
Renaissance-Gémier



Cliché Eméra (Bruxelles).

Mlle JEANNE LION
Renaissance-Gémier



Mlle ANNETTE CLEM
Renaissance-Gémier

première bataille est donné à M. Jean Jullien, l'auteur du *Maitre*, de *la Mer*, et en dernier lieu de *la Poigne*, qui obtint au Gymnase quarante et une représentations.

Cette fois, dans *l'Écolière*, M. Jean Jullien, que les questions sociales attirent, étudie la situation qui est faite, dans la société actuelle, à « l'institutrice ». Le sujet a déjà tenté les auteurs dramatiques : M. Brieux, dans *Blanchette*, Edmond Tarbé dans *la Maîtresse d'école*, Meilhac, dans *Brevet supérieur*, l'ont envisagé sous des aspects différents. La dernière pièce de M. Alfred Capus, l'heureux auteur de *la Veine*, ne s'occupe pas certainement, des institutrices ; mais « la petite fonctionnaire » comme « l'écolière » est de ces jeunes filles qui veulent gagner honnêtement leur vie. Au village, la receveuse des postes et l'institutrice sont voisines. Elles se trouvent donc aux prises avec les mêmes difficultés, avec les mêmes dangers. Et, si l'on va au fond des choses, c'est un peu du « féminisme » qu'il s'agit encore. Le sujet a donc été exploré; mais, en le considérant à son tour, M. Jean Jullien a su écrire une œuvre personnelle, originale, qui est bien à lui.

Noémie Lambert dirige une école laïque. Au moment où la pièce commence, elle procède, entourée des autorités administratives et des notabilités cantonales, à la distribution des prix : le maire préside. Les éloges sont prodigués à l'institutrice. Les parents, les enfants, tout le pays est content d'elle. L'avenir lui apparaît souriant ; l'horizon est pour elle coloré de rose. Une autre cause de satisfaction fait battre son cœur. Pour être institutrice, on n'en est pas moins femme. Elle aime son cousin, l'employé des postes Edmond Giraud, et elle compte devenir sa femme sous peu de temps. Cependant sa mère, Madame Lambert, l'exhorte à ne pas avoir plus de confiance qu'il ne faut dans la bonté et la parole des hommes. D'autre part, une amie de sa mère, Madame Desjardins, qui fut, elle aussi, institutrice, lui conseille, bien qu'ayant été mariée elle-même, de ne point se marier : « Le mariage nuit à l'avancement », dit Madame Desjardins à Noémie, qui ajourne ses beaux projets.

S'il n'est pas défendu aux institutrices de posséder un cœur, il ne leur est pas interdit non plus d'avoir une jolie figure. Noémie Lambert est jolie, très jolie même. C'est pourquoi tous les notables de l'endroit la courtisent et ce n'est pas certainement pour le bon motif. Le maire du pays donne l'exemple, qui est suivi par le délégué cantonal et pharmacien Baudrand, par Rivollet, le richard de l'endroit, par Oudoire, l'entrepreneur de maçonnerie. Tous les quatre lui font les mêmes propositions également déshonnêtes. La situation étant chaque fois la même, c'est en différenciant le caractère des personnages que l'auteur pouvait seulement varier les scènes et il y a réussi. Il a fait de Mazurier un maire, court sur ses pattes, solennel dans l'exercice de ses fonctions, rigolo dans le privé ; de Rivollet, un élégant, un discret, qui met des gants à ses mains et des formes dans son langage; de Baudrand, un passionné, un concentré, un violent, et d'Oudoire, l'ouvrier parvenu, un bon vivant, sans façons.



Cliché Reutlinger.
Mlle RENÉE DESPREZ
Renaissance-Gémier

Noémie, comme de juste, a repoussé tous ces solliciteurs de plaisir, ces rustres grossiers et enflammés. Ceux-ci se vengeront de l'insensible. Comment? En la dénigrant, en lui rendant la vie insupportable. Ils commencent par faire changer de résidence le cousin Edmond. Puis, lorsque l'inspecteur d'Académie, venu pour visiter l'école, fait des compliments à l'institutrice pour son enseignement, les deux notables éconduits, le maire et le délégué cantonal, formulent quelques réticences, puis des observations. La calomnie suit de près. Excellente institutrice, mais quelle conduite, quelle mauvaise conduite !...

Noémie reçoit les observations de M. l'inspecteur. Elle s'indigne ; elle se révolte. Elle est sûre d'elle-même. Tout cela est bel et bon ; mais le mal fait son chemin. Les parents retirent, peu à peu, les enfants de l'école. L'adjointe de Noémie, Mademoiselle Clémence, la trahit ; sa mère se lamente mais ne lui apporte aucun utile conseil. Elle veut lutter cependant. Elle appelle à son secours son cousin et fiancé Edmond Giraud.

Celui-ci, dès son retour, se trouve au milieu de l'atmosphère de scandale qui a été amassée autour de la jeune institutrice. Les habitués du « café du Commerce » le renseignent à qui mieux mieux. Il en arrive à douter lui-même de Noémie et, placé devant elle, il ne lui cache pas ses soupçons. Alors le dégoût, un dégoût insurmontable, s'empare de Noémie. Écœurée et indignée à la fois, elle chasse le fiancé à qui elle avait donné son cœur, et qui a douté d'elle. Puis, fièrement, relevant la tête, elle donne sa démission et elle se retire, hautaine, avec un sourire de dédain, faisant tête à la foule qui la hue, « foule idiote, s'écrie-t-elle, qui ne croit plus à rien et qui ne sait pas encore ». Noémie retournera à Paris,



Cliché Larcher. NOÉMIE LAMBERT (Mlle A. Mégard) — Mme LAMBERT (Mme M. Jullien) — CLÉMENCE (Mlle Jeanne Lion)

L'ÉCOLIÈRE. — ACTE II



Cliché Dupont (Bruxelles)
M. MARSAY
Renaissance-Gémier

où elle se propose de chercher du travail comme ouvrière et où elle pense que sa vertu sera moins en danger, ce qui est peut-être une nouvelle illusion.

Un dernier tableau nous montre les remords des calomniateurs. Sont-ils vraisemblables ? en tout cas, ils n'ajoutent pas grand'chose à la pièce qui est terminée avec la démission et le départ de Noémie.

D'aucuns ont reproché à l'œuvre de M. Jean Jullien de n'être, dans ses cinq actes, que l'exposé d'une seule et même situation, qu'une sorte de conférence en cinq parties ; et certains même ont blamé l'auteur d'avoir mis à nu les vices d'une institution moderne et démocratique. J'avoue ne pas comprendre ce blâme. La belle manière de soigner des plaies vives, que s'obstiner à ne pas les voir ! La pièce de M. Jean Jullien est une œuvre courageuse, forte, austère. Elle a recueilli les suffrages de ceux qui pensent et qui réfléchissent, et qui savent s'élever au-dessus des mesquines préoccupations des partis.



Cliché Eméra (Bruxelles).
M. BEAULIEU
Renaissance-Gémier

Aussi bien, M. Jean Jullien, pour répondre à ces critiques, n'aurait qu'à renvoyer leurs auteurs à un livre qui, paru l'année dernière, a fait quelque bruit et qui s'intitule *les Sévriennes*. On appelle « Sévriennes » dans le langage usuel de l'Université les jeunes filles qui ont été admises à l'École normale supérieure de Sèvres, et qui, lorsqu'elles en sortent, deviennent professeurs dans nos lycées de jeunes filles. A ce moment, commencent, pour elles, après les trois années d'école, qui furent heureuses, l'ère des déceptions et des désillusions. C'est ce que l'auteur du livre, que je viens de citer, expose et explique d'une façon saisissante. On dira que les Sévriennes sont, comparativement aux modestes institutrices, des privilégiées : elles forment l'aristocratie d'un corps, dont les institutrices composent le prolétariat. La remarque est juste, mais elle ne fait, précisément, que confirmer les observations présentées par M. Jean Jullien. Si la situation des « aristocrates » est douloureuse, que sera celle des « prolétaires » ?



Cliché Cautin et Berger.
M. FRÉDAL
Renaissance-Gémier

L'une de ces Sévriennes, professeur dans un lycée départemental, écrivait un jour : « Nous sommes, la plupart, obligées de vivre dans des conditions matérielles et morales qui mènent à l'épuisement physique et au dégoût du cœur. Le travail, quand on est jeune et gaie, ce n'est rien. L'exil et l'isolement, voilà qui est trop dur... En arrivant à X... je donnai mes bagages à un omnibus d'hôtel, troublée sous les regards des hommes d'équipe et des commissionnaires. Je me sentais perdue, dans le brouillard froid, par des rues à peine trouées à travers des terrains vagues. Une fois à l'hôtel, dans une petite chambre close, je me réchauffai. Mais j'avais faim, il fallut descendre à table d'hôte où des commis voyageurs racontaient des histoires de régiment. Vite rassasiée, je remontai et fermai ma porte. On frappa. Je ne sais pourquoi j'eus l'idée de ne pas ouvrir et de dire : « Qui est là ? » C'était un des commis voyageurs qui me souffla des phrases par le trou de la serrure, et quelles phrases ! Je roulai, de toutes mes forces, ma malle en travers de la porte, frémissante. Quelques jours plus tard (après combien de démarches humiliantes, de stations à des portes méfiantes, à peine entr'ouvertes !) je pus m'installer chez de braves gens, des ouvriers, qui me louèrent une chambre. Je n'étais pas riche. J'avais eu d'assez gros frais de voyage. Je faisais venir mes repas de l'hôtel, ou je les faisais moi-même. Je mangeais mal. Personne n'était là pour me dire, les soirs où j'étais fatiguée :



M. MOSNIER



Cliché Boyer.
M. BAUDOIN



Cliché Reutlinger.
M. ARVEL

LA TROUPE DE LA RENAISSANCE-GÉMIER

« Repose-toi. » Dans le jour j'étais forte. A la tombée du soir, je pleurais en me couchant. »

Un critique littéraire, après la lecture de ces lignes, écrivait : « Cette lettre, qui se passe de tout commentaire, dénote un malaise qu'il faut guérir. L'État, en adoptant à son service des femmes fonctionnaires, s'oblige à un devoir de tutelle et de protection. Il doit prendre des mesures pour qu'un personnel si méritant ne soit pas exposé davantage aux risques que n'ont pas à redouter les fonctionnaires du sexe masculin. Persévérer dans l'erreur, ce serait compromettre à bref délai une institution dont le principe est excellent. »

Vous voyez bien que M. Jean Jullien n'a rien exagéré : au contraire.



M. MAXENCE
Renaissance-Gémier

*
* *

L'Écolière a été mise en scène avec ce souci de la réalité, ce soin du pittoresque, cette ingéniosité que M. Gémier a appris et pratiqués chez M. Antoine. Elle a été jouée — on peut le dire dans la perfection — par Mademoiselle Andrée Mégard, à qui incombait le rôle très lourd de l'institutrice, et qui l'a porté avec une rare vaillance; par M. Gémier, qui a dessiné d'un trait net et fin la silhouette du pharmacien Baudrand; par M. Baudoin, qui, nouveau venu, s'est signalé tout de suite à l'attention dans le personnage de l'entrepreneur de maçonnerie Oudoire. Il n'est que juste, aussi, de ne pas oublier M. Frédal (Edmond Giraud), M. Lenormant, M. Arvel, M. Beaulieu, qui, dans le rôle de l'inspecteur d'Académie, volontairement ou non, a reproduit la physionomie du président Loubet ; Madame Marcelle Jullien (la mère de Noémie), Mademoiselle Jeanne Lion (la sous-maîtresse).

Au total, un excellent départ.

ADOLPHE ADERER.

Cliché Larcher.

BAUDRAND (M. Gémier) MAZURIER (M. Arvel) — OUDOIRE (M. Baudoin) DUTHEL (M. Jehan Adès) DEMARIÉ (M. Roussel) RIVOLLET (M. Lenormant) — NOÉMIE LAMBERT (Mlle Andrée Mégard)

L'ÉCOLIÈRE. — ACTE V

Cliché Mairet.

COTONNET (M. Boisselot) — EUGÉNIE (Mme Auffray) — SAINT-ESTÈPHE (M. Ch. Lamy) — DUTILLEUL (M. Cooper)

Décor de MM. Paul Brandt & Rabuteau.

ACTE Ier

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL

Bichette

Vaudeville en trois actes, de MM. A. FONTANES et ADRIEN VÉLY



ICHETTE! petit nom de grâce et d'affection que la gentille Madame Emma Cotonnet devait porter lorsqu'elle était jeune fille et que son mari, le chaste docteur Cotonnet, aime à lui redire en toutes occasions.

« Pas, Bichette?

— Oui, mon ami. »

Bichette semble la plus vertueuse des épouses; elle baisse les yeux quand la conversation devient trop décolletée ou bien les ouvre tout grands avec de naïfs étonnements lorsqu'on s'adresse à elle.

Et Cotonnet exulte. Sa femme, c'est l'ange du foyer, ange qu'il a façonné, proclame-t-il, à l'image de lui-même. Il prononce devant ses amis : « La femme est ce que la fait son mari. »

Tel est l'axiome dont il ne se départit point.

Hélas! Emma est une petite masque. Si son mari ne l'a jamais trompée, elle, de son côté, ne pourrait plus compter les coups de canif donnés dans le contrat.

Par contre, Dutilleul, un intime de Cotonnet, suit une ligne de conduite diamétralement opposée.

Il trompe Madame Dutilleul tant qu'il peut. Ce n'est pas que sa femme l'indiffère. Il l'adore. Mais c'est une théorie qu'il met en pratique : dans un ménage, il faut qu'il y en ait un qui soit trompé.

Cotonnet soutient le contraire; d'où controverse entre les deux hommes.

Cette controverse est, en somme, l'idée mère de la pièce de MM. Fontanes et Vély. Ils ont voulu appuyer leur vaudeville sur une légère base philosophique et ont traité avec esprit un système de compensations un peu plus grivois que celui d'Azaïs.

A l'envers de la nouvelle méthode, qui consiste à ne point conclure, les auteurs ont conclu, eux, et tout de suite.

Ils sont de l'avis de Dutilleul, puisque celui-ci commet les frasques les plus abracadabrantes et qu'il ne devient point le collègue de Sganarelle.

Il faut l'entendre raconter ses bonnes fortunes. Sous prétexte

d'aller placer en province des produits odoriférants, il fait la fête à Paris.

Sa dernière campagne fut, la veille, au théâtre. Il gifla un monsieur qui accompagnait Clo-Clo Mésange, horizontale de marque, à qui il avait passé sa carte.

Mais ses incartades n'ont pu échapper toujours à Madame Jeanne Dutilleul. Elle sait et elle veut se venger.

Elle correspond avec un mystérieux inconnu et elle est prête aux amoureuses défaites, car le Don Juan ignoré lui a donné un rendez-vous qu'elle a accepté.

Une lettre est tombée entre les mains de Pascal, l'oncle de Dutilleul; il la montre à Cotonnet. Plus de doute! leur parent, leur ami est puni par où il a péché. Sa femme lui rend la pareille. Et avec qui? Avec Théophile, croient-ils, le jeune filleul du mari, le propre cousin de Jeanne.

L'oncle Pascal connaît son devoir; il avertira discrètement,



Cliché Manuel. THÉOPHILE (M. Hamilton) — COTONNET (M. Boisselot) — PASCAL (M. Francès) — JEANNE (Mlle V. Lavergne) — Mme MARTINOT (Mme B. Legrand) — EMMA (Mlle Jousset) — *Décor de MM. Paul Brandt & Babuleau.*

ACTE Ier

mais il avertira son neveu. En deux temps, il lui lance la chose au nez; il lui remet la lettre.

Dutilleul la déchire.

C'est trop fort! Pascal et Cotonnet vont tout mettre en œuvre pour prouver la véracité de leur dire.

Et pendant ce temps-là, comme dit la chanson, c'est Bichette qui roucoule avec Théophile.

Ils ont comme nid d'amour la garçonnière d'un camarade de cercle de Dutilleul, homme du monde décavé, Saint-Estèphe, le roi des tapeurs, qui la loue également à Dutilleul pour les parties fines de ce dernier.

Le type de Saint-Estèphe, que l'on rencontre si souvent sur le pavé parisien, est d'une jolie venue; il est bien campé, d'une vérité surprenante et joué à ravir par Ch. Lamy.

Tout ce premier acte est vif, gai, avec des mots quelquefois un peu crus, dont il n'était pas besoin. Les deux syllabes, qui ne nous choquent point dans Molière, reviennent ici trop souvent.

Le second acte est emporté par un mouvement endiablé, bien dans la formule du Palais-Royal. Il est leste à souhait, ce qui n'est pas déplaisant dans la maison où se jouait encore récemment *Coralie et Cie*.

Nous sommes dans la garçonnière de Saint-Estèphe.

Bichette et son amoureux se livrent à des ébats sur lesquels nous jetons un voile. Cette Bichette ! si pudique ! si réservée ! Elle vous a une façon d'emporter une peau d'ours qui n'est pas ordinaire. La mâtine est représentée par Mademoiselle Jousset, une transfuge du Gymnase, qui débutait chez M. Maurice Charlot.

Quel sourire ! Quels yeux ! Quel contraste avec le premier acte ! La transformation est d'un ordre tout à fait supérieur.

Dutilleul, naturellement, arrive à son tour, attendant une inconnue avec laquelle il correspond depuis quelque temps déjà. On sonne. Il va ouvrir, le cœur palpitant. C'est elle? Non, c'est Clo-Clo Mésange qui entre, suivie de sa mère. Sur la carte donnée à son amant, Clo-Clo a vu l'adresse de la garçonnière (précaution de Dutilleul), et, l'âme conquise, elle est venue rendre visite à ce moderne chevalier.

Dutilleul, très ennuyé, cherche tous les moyens pour se débarrasser de la demoiselle, et celle-ci, c'est humain, ne veut pas s'en aller. Mademoiselle Derville a obtenu un grand succès personnel dans ce rôle de cocotte. Elle n'est nullement destinée à interpréter les ingénues. Ni sa taille, ni sa voix ne lui permettent cet emploi. Les excentriques lui conviennent admirablement; elle a une très belle place à prendre.

Enfin, Dutilleul a pu renvoyer l'horizontale en lui promettant de déjeuner avec elle le lendemain à la Grande-Jatte, après le duel.

Il n'était que temps. L'inconnue entre, voilée. C'est sa femme !



Cliché Mairet. — Décor de MM. Paul Brandt & Rabuteau.

DUTILLEUL (M. Cooper) — JEANNE (Mlle Viviane Lavergne) — LE SECRÉTAIRE (M. Orsy) — COTONNET (M. Boisselot) — PASCAL (M. Francès)

ACTE II

Il ne la reconnaît pas; mais elle le reconnaît. La scène était délicate à traiter; il fallait beaucoup de talent et d'habileté. MM. Fontanes et Vély y sont parvenus. Ajoutons que Cooper a été exquis de verve et de finesse.

Après cette scène capitale, l'action se précipite. Le commissaire de police arrive, flanqué de Cotonnet et de l'oncle Pascal. Dutilleul n'a que le temps de prendre le pardessus et le chapeau de Saint-Estèphe et de se réfugier sur le balcon.

Madame Dutilleul signe tout ce qu'on veut. Cotonnet croit toujours que Théophile est son amant. Il est obligé de constater que cela n'est point, puisque Théophile est avec une autre femme. Grâce à un changement de vêtements, Théophile et Bichette s'échappent, et Saint-Estèphe, revenu, ayant réendossé son pardessus, passe pour être l'amant de Madame Dutilleul.

Au troisième acte, qui se passe à la Grande-Jatte, au restaurant du Moulin-Rouge, tout s'arrange selon la poétique du genre.

J'ai parlé de Cooper, de Ch. Lamy, de Mesdemoiselles Derville et Jousset; quant à Boisselot (Cotonnet), c'est une joie d'entendre cet admirable comédien; Francès (Pascal) produit un gros effet sur le public; Hamilton (Théophile) est d'un entrain tout à fait Palais-Royal; Madame Berthe Legrand apporte sa conscience habituelle dans un petit rôle de belle-mère qui adore son gendre; Madame Viviane Lavergne est une ravissante jeune femme que Dutilleul a bien tort de tromper, il ne trouvera pas mieux...

Bichette est la première œuvre en société de MM. Fontanes et Adrien Vély. Le vaudeville demande ces sortes de mariage. J'ai la conviction que celui-ci réussira. Leur premier enfant leur en est un gage.

EUGÈNE HÉROS.



Mlle SOYER

DE L'ACADEMIE NATIONALE DE MUSIQUE

Rôle de *Dalila*. — « *Samson et Dalila* »



Cliché Mairet

LE PATRON DU MOULIN-GOLÉ (M. Armand-Marie) — VICTOR (M. Lecomte) — THÉOPHILE (M. Hamilton) — EMMA (Mlle Jousset) — COTONNET (M. Boisselot) — SAINT-ESTÈPHE (M. Charles Lamy) — DUTILLEUL (M. Cooper) — JEANNE (Mlle V. Lavergne) — PASCAL (M. Frances) — Mme MARTINOT (Mme B. Legrand)

Décor de MM. Paul Bossett & Babaleau.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL. — *BICHETTE.* — ACTE III


Cliché Reutlinger.
Rôle du *Prince Charmant*. — *LE CARILLON*

Mademoiselle Ève Lavallière

DU THÉATRE DES VARIÉTÉS

Or, le père Dulaurens prit la petite Ève par la main, lui recommanda de bien retrousser sa jupe, puis après un « Tiens-toi droite que je te regarde encore une fois... » pour voir si rien ne clochait, ils se dirigèrent tous deux vers le théâtre des Variétés.

Le père Dulaurens, mort aujourd'hui, était alors professeur de chant. Il s'était tout de suite attaché à cette gamine, ayant senti, dès les premières leçons, qu'il y avait en elle quelque chose de *pas ordinaire*.


Cliché P. Nadar. Mlle LAVALLIÈRE
Rôle d'*Ernest* — *L'ŒIL CREVÉ*

« Qu'as-tu à me regarder ainsi ? s'écriait de temps à autre le professeur.

— Mais rien, Monsieur, » répondait timidement la petite.

Elle n'était pas effrontée, en effet, mais elle avait déjà ces grands beaux yeux étonnés, ces grands yeux qui ont toujours l'air de voir les choses et les gens pour la première fois.

Légèrement émue, elle trottinait, trottinait, à côté du père Dulaurens qui, lui, faisait des pas de géant, pressé qu'il était de présenter sa jeune étoile à Bertrand, directeur des Variétés.

Elle allait passer une audition dans *Nitouche*, son cœur battait la générale et, tout en marchant, elle répétait, répétait, répétait !...

« Qu'est-ce que tu dis tout bas ?

— Je repasse mon rôle.

— Et tâche de me faire honneur ! Et ne parle pas trop vite ! Et articule ! Et prends ton temps ! Et ne sois pas nerveuse ! Et...»

Et tout en lui donnant les derniers conseils, ils arrivèrent aux Variétés.

« Voudriez-vous dire à M. Bertrand que c'est M. Dulaurens et *Mademoiselle* Lavallière ? »

Et *Mademoiselle* Lavallière ! Elle avait bien entendu ! Ce n'était pas un rêve ! Et Ma-de-moi-selle Lavallière ! Il avait dit : Mademoiselle Lavallière !

Elle se redressa légèrement, regarda le garçon de bureau, ayant l'air de lui lancer à son tour :

« Parfaitement !... Mademoiselle Lavallière. »

Et, tout en attendant, elle parcourut les affiches, impatiente, mais tout de même un peu émotionnée.

La voix du garçon la fit sursauter.

« Si Monsieur et Madame veulent bien venir... »

Et Madame !... Cette fois, c'en était trop !...

« Eh bien !... s'écria Bertrand, où est-il ce phénomène ?

— Le voici, » fit Dulaurens, en poussant Ève devant lui.

« Mais c'est une poupée ! » s'écria Bertrand en éclatant de rire !

Une poupée en effet. Le mot était bien trouvé. Et il la prit par les deux mains, la tournant, la retournant, s'éloignant ensuite de quelques pas, clignant de l'œil, pour mieux la juger.

« Hum !... » fit Bertrand en toussant légèrement. Puis, vivement, en passant à côté de Dulaurens : « Elle est exquise, murmura-t-il ! Et si elle est articulée ?...

« Ah ! çà où as-tu déniché cette enfant ?

— Chez un marchand d' « étoiles ».

— Il en a beaucoup comme celle-ci ?

— C'était la dernière.

— Il demeure ?

— Rue du Paradis. »

Marchand d'étoiles, rue du Paradis ! Ève se demanda si elle n'avait pas affaire à deux fous.



Cliché Reutlinger.

Mlle ÈVE LAVALLIÈRE

Du Théâtre des Variétés

« Allons, petite, en scène, et tâche d'avoir pour deux sous de talent si tu veux que je t'engage. Allumez la rampe et la salle », s'écria Bertrand. Un flot de lumière éclaira le théâtre, Ève recula d'un pas, aveuglée, légèrement étourdie. Mais cela ne dura qu'une seconde, et, lorsque Bertrand lui demanda de commencer, elle était déjà tout à fait remise.

Dès les premières répliques, Bertrand regarda Dulaurens. Dulaurens, lui, ne le regardait pas. Ému, il suivait les mouvements de sa protégée, approuvant de la tête, murmurant : « Bien... c'est bien... ça va... »

« En voilà assez, » fit Bertrand en se levant.

— Comment!... Comment!... En voilà assez... » répéta Dulaurens d'une voix étranglée. Ève, debout, immobile, la bouche entr'ouverte, attendit. Et, comme une grosse larme coulait le long de sa joue :

« Ah! çà mais, hurla Bertrand, qu'est-ce que tu as, petite? Pourquoi pleures-tu? »

Puis se retournant vers Dulaurens :

« Mais ma parole, on dirait que tu as les yeux humides, toi aussi! Mais je l'engage! Ah! çà, vous figurez-vous que j'ai besoin de l'entendre pendant une heure pour voir ce qu'elle a dans le ventre? A dater d'aujourd'hui, Mademoiselle Lavallière fait partie du théâtre des Variétés. Elle peut se faire faire ses cartes de visites. Je lui donne 80 francs par mois. » Quatre-vingts francs par mois! Quatre pièces de vingt francs! Ève descendit vivement à l'orchestre et dès qu'elle fut près de son directeur :

« Je suis bien contente! bien contente, Monsieur. »

Puis sautant au cou du père Dulaurens elle l'embrassa longuement, tendrement, et à mi-voix :

« Je pourrai vous payer vos leçons maintenant.

— Veux-tu bien te taire, tu viens de me payer en une seconde tout le mal que je me suis donné pour toi. »



Cliché Reutlinger.

Mlle LAVALLIÈRE

Rôle de *Marie Avoine*. — *LE VIEUX MARCHEUR*



Cliché Reutlinger.

Mlle LAVALLIÈRE

Rôle de la *Petite Marianne*. — *PARIS QUI MARCHE*

Huit jours après, la jeune Lavallière débutait au théâtre des Variétés.

On lui avait confié un tout petit bout de rôle, presque une figuration (un musicien) dans *la Belle Hélène*. Cela se passait en 1892, nous sommes en 1901, on ne dit plus Mademoiselle Lavallière... mais Lavallière tout court. Le père Dulaurens est mort, le marchand d'étoiles a fermé boutique, Lavallière est toujours restée la jolie poupée de jadis. Poupée perfectionnée, endiablée, vivante, poupée parisienne, femme jusqu'au bout des ongles! C'est l'artiste dans toute l'acception du mot.

Le père Dulaurens ne s'était pas trompé; il y avait en elle quelque chose de « pas ordinaire ».

* * *

Or, tandis que *la Belle Hélène* tenait toujours l'affiche, la pauvre petite Crouzet mourut. Elle jouait le rôle d'*Oreste*. Il fallait à tout prix la remplacer au plus vite. Qui prendre? La jeune X...? Il y avait aussi Mademoiselle Z..., très recommandée à Bertrand par un journaliste influent. Bertrand n'hésita pas et ne prit ni l'une, ni l'autre. Il fit demander Lavallière.

« Seriez-vous capable de jouer, ce soir, au pied levé, le rôle d'Oreste? »

Le rôle étant assez important, le directeur des Variétés jugea prudent de ne plus tutoyer Lavallière.

« Parfaitement, Monsieur.

— Alors venez à une heure pour le quart au théâtre, on répétera pour vous. »

Ce jour-là, Ève ne déjeuna pas. Il y a de ces bonheurs qui vous tombent du ciel et qui savent vous couper l'appétit.

Un vent de haine souffla ce soir-là aux Variétés. Il y eut des pleurs et des grincements de dents.


Cliché Reutlinger.
Mlle LAVALLIÈRE
Rôle de *Siebel*. — *LE PETIT FAUST*

« Lavallière ! pourquoi le rôle d'Oreste à elle plutôt qu'à une autre ? — Ce qu'elle va ramasser une tape ! — Je voudrais déjà être à ce soir, ma chère ! — C'est pas plus haut que ma botte et ça se croit déjà arrivée. »

Chaque camarade avait un bon petit mot pour elle. Ève, tranquille, s'habillait dans sa loge.

Mais une bonne fée avait entendu les dialogues échangés. Elle alla droit chez Lavallière, cogna à la porte et dit : ouvrez-moi.

« Qui est là ? fit Ève un peu nerveuse.

— Moi.

— Qui vous ? »

Elle ouvrit. La bonne fée c'était Jeanne Granier. Et, tout de suite, sans lui dire pourquoi elle venait, elle l'embrassa d'abord, puis la maquilla, la pomponna, tout en la bousculant un peu.

« Voyons, ne bouge pas. Passe-moi la poudre, du rouge, du bleu ; regarde-moi ! Dieu que tu es laide !... Et gare, joue dans le mouvement ! Sinon, je te fais diminuer tes appointements. »

Granier lui avait dit : « *Tu !...* » elle était sauvée ! elle avait la grande vedette parisienne dans son jeu.

Au cabaret du Labyrinthe
Cette nuit, j'ai soupé, mon vieux ;
Avec ces dames de Corinthe,
Tout ce que la Grèce a de mieux.

Le directeur des Variétés vint la trouver après le premier acte.

« Lavallière, à dater d'aujourd'hui, vous toucherez trois cents francs par mois. »

Trois cents francs ! Ce soir-là le Roi n'était pas son cousin.

Cependant Bertrand guettait l'Opéra. Il pria son ami Fernand Samuel de venir le voir. Or, après avoir causé chiffres, décors, meubles et accessoires, il prit le tableau de sa troupe :

« Mon cher ami, dit-il à Samuel, voici les noms de tous les artistes des Variétés engagés par moi. Lorsque leurs engagements seront terminés, étant le maître chez vous, vous garderez ou renverrez ceux qui vous déplairont. Cela ne me regarde pas. Pourtant, avant de quitter cette scène où j'ai vécu si longtemps, permettez-moi de vous donner un bon conseil : à aucun prix, vous m'entendez bien ? à aucun prix, ne laissez filer la jeune artiste qui a nom Lavallière. Pour moi — et je crois m'y connaître un peu — elle ira loin. D'abord, c'est un petit monstre adorablement joli, et studieuse et, qui plus est, pas cabotine pour deux sous. Bref, encore une fois, cela m'étonnerait beaucoup si d'ici quelques années elle ne jouait pas les premiers rôles aux Variétés. C'est une débutante, et cependant elle sait déjà son métier sur le bout des ongles. Elle est faite au moule, mais au moule... »

Samuel approuva de la tête...

« Je n'ai jamais vu des jambes aussi spirituelles que les siennes... si j'ose m'exprimer ainsi. »

Après ce long discours, Bertrand prit son chapeau haut de forme et se dirigea vers l'Opéra. Samuel s'acheta un chapeau de paille et s'installa aux Variétés.

Son premier rôle sous la direction Samuel fut *le Petit Bob*, dans une revue. Je ne me souviens plus du titre de la revue et du nom des auteurs, mais, ce dont je me souviens parfaitement, c'est du succès que ce *Petit Bob* remporta. Pour la première fois les critiques parlèrent de Lavallière. Elle était lancée et ne devait plus s'arrêter.

Les petites camarades ne potinèrent plus dans les coins. Le nom de Lavallière n'était pas encore imprimé en gros caractères


Cliché Reutlinger.
Mlle LAVALLIÈRE
Rôle de *La Crinoline*. — *PARIS QUI MARCHE*

sur les colonnes Morris, néanmoins on disait déjà à l'approche d'une pièce nouvelle : « Tiens, il paraît que la petite Lavallière en est. » Le public, grand juge en toutes choses, avait supprimé le mot « Mademoiselle, » on l'appelait « Lavallière » tout court... c'était le commencement de la gloire.

La gloire, les fleurs! les bravos du public! les articles élogieux eussent pu griser cette charmante artiste. Il n'en fut rien, heureusement. Elle travailla comme par le passé et se souvint toujours des conseils de son professeur : « Un succès ne prouve pas grand'chose. Méfie-toi des compliments. Va ton petit bonhomme de chemin sans écouter ce que l'on dit autour de toi. Si par hasard tu n'es pas d'une pièce, ne te crois pas pour cela obligée de ne rien faire. Ne copie pas les autres, tâche d'avoir une note bien personnelle, tâche surtout de varier sans cesse ton jeu, en un mot, ne sois jamais la même. »

N'être jamais la même! toute la difficulté était là.

Quelle artiste! nous en connaissons certes de plus grands, mais nul n'a jamais mérité plus ce titre glorieux que Lavallière. Véritable artiste, en effet, et cela dans la plus belle acception du mot! Tout ce que je pourrais ajouter n'en dira pas plus long. Confiante, à ses débuts, Ève s'attela à la besogne avec la conviction de réussir mieux que les autres. Elle eut raison. L'artiste perd le meilleur de son talent dans le doute de soi-même.

Aujourd'hui on dit couramment : celui-ci joue les Mounet, celui-là joue les Coquelin, cette autre les Bartet. Jamais vous n'avez entendu dire que Mademoiselle X., Y. ou Z. jouait les Lavallière. C'est que Lavallière ne ressemble qu'à Lavallière. Elle n'a qu'un modèle : le sien. Chaque geste, chaque intonation, tout son jeu, en un mot, est sa propriété.

De taille moyenne, mince, les yeux toujours en éveil, des yeux profonds, veloutés et tendres, le nez polisson et railleur, la lèvre sensuelle, Lavallière est le vrai type de la Parisienne.

Parisienne de Paris ? Ah! que non pas! Ève naquit là-bas, tout là-bas, au pays du soleil : à Naples. Italienne, Lavallière? Eh! oui... elle y resta deux jours : le temps de venir au monde! qui s'en serait jamais douté?

Son rêve était d'être danseuse. Dieu merci, il ne s'est pas réalisé, et vraiment c'eût été dommage qu'elle n'ait de l'esprit que dans les jambes.

Les rôles qu'Ève Lavallière joua aux Variétés — ces Variétés qu'elle n'a jamais quittées — et qu'elle ne quittera sans doute jamais — sont innombrables. Parmi les plus importants vous souvenez-vous de Mi-mille (Émile), ce petit chasseur déluré et impertinent du *Pompier de service?* Ah! l'exquis gamin et comme le pantalon lui allait bien. Puis : *les Petites Barnett, le Vieux Marcheur, les Médicis, Mademoiselle Georges*. Je cite les pièces au hasard, sans ordre, comme elles viennent sous la plume. Et je me rappelle aussi cette imitation extraordinaire qu'elle fit dans *le Carnet du Diable*. Il n'y eut qu'un murmure dans la salle lorsqu'elle fit son entrée : Voilà Cléo de Mérode! Et tous les spectateurs de consulter leur programme. Eh! non, c'était Lavallière en personne! Lavallière en Cléo! J'entends encore les rires et les applaudissements.



Cliché Reutlinger. Mlle LAVALLIÈRE
Rôle de la *Petite Marianne*. — *PARIS QUI MARCHE*

Vint enfin *la Veine*. Cette fois son triomphe fut complet. Ah! le joli succès qu'elle remporta et combien mérité. Que de gaieté, que de tendresse, comme tout cela est fait, travaillé et vécu!

Et la voilà de retour à Paris après un long et délicieux séjour, paraît-il, au bord de la mer! Heureuse d'être partie, ravie d'être revenue.

L'autre jour justement, passant devant les Variétés, j'eus l'idée d'aller rendre visite à Samuel. On ne risque jamais rien d'aller causer avec un directeur de théâtre même lorsqu'il a *la Veine*. La réouverture devait avoir lieu le lendemain, j'étais donc a peu près certain de rencontrer quelqu'un.

Samuel n'était pas là. Cependant comme je descendais l'escalier le garçon me rappela.

« Montez donc tout de même, il y a du monde dans son bureau. »

Je ne me le fis pas dire deux fois et je frappai à la porte. Une voix d'homme cria : « Entrez. » Et je poussai la porte.

Voici le tableau.

Devant la table de Samuel : Guitry dessinant des éléphants, des poissons et surtout des automobiles.

Sur ses genoux, une adorable petite fille, blonde, éveillée, et bavarde... bavarde... Mademoiselle Jeanne Lavallière. Jeune personnage âgé de six ans.

Debout, derrière Guitry : Un sourire... le sourire... il n'y en a qu'un comme celui-là : Jeanne Granier.

De l'autre côté de la table, suivant attentivement le crayon de Guitry : Lavallière. A côté d'elle : Alfred Capus.

« Combien ton dessin, s'écria la petite Jeanne?

— Avec le chauffeur et le pétrole : quarante mille, répondit Guitry de l'air le plus sérieux du monde.

— Quarante mille, fit l'enfant en ouvrant des yeux aussi grands que ceux de sa mère!... Tiens, voilà six sous... mais faut que tu signes. »

Et tandis que Granier racontait son long voyage, en voiture, à travers toute l'Italie, tandis que Lavallière me disait : j'ai débuté ici en 1892... tandis que Capus songeait à sa belle reprise du lendemain... tandis que Guitry, plus gosse que l'enfant, continuait à dessiner ses automobiles... je pensais que si le public coudoyait les grands artistes dans l'intimité il serait peut-être trè étonné en les voyant si simples, si famille et surtout si peu *m'as-tu-vu*.

Des années se sont écoulées depuis le jour où Lavallière joua au pied levé le rôle d'*Oreste* dans *la Belle Hélène*... Le père Dulaurens ne s'était décidement pas trompé : il y avait en elle quelque chose de « pas ordinaire ».

PIERRE WOLFF.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



LUBIN



ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES ou la POUDRE **ESPIC**

Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les *Maladies des Voies respiratoires*.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2f la Boîte. Vente en gros. 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

ELLE SEULE est la CREME de BEAUTE IDÉALE : *Blancheur de Lys, Finesse de Pâte, Parfum suave* — Demandez dans Pharm., Parf., Gds Magasins.
la Delicieuse **CREME NORIS** GLYCÉRINE SUC de LYS
1f le Pot (fco c. mand. 1f 15). Gros Pie 11, Rue Bridaine Paris.

Chemins de Fer
DE
PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE
VOYAGES CIRCULAIRES A ITINÉRAIRES FIXES

Il est délivré, pendant toute l'année, dans les principales gares situées sur les itinéraires, des billets de voyages circulaires à itinéraires fixes extrêmement variés, permettant de visiter à des prix très réduits en 1re, en 2e ou en 3e classe, les parties les plus intéressantes de la France (notamment l'Auvergne, la Savoie, le Dauphiné, la Tarentaise, la Maurienne, la Provence, les Pyrénées), ainsi que l'Italie, la Suisse, l'Autriche et la Bavière.

Arrêts facultatifs à toutes les gares de l'itinéraire

La nomenclature de tous ces voyages, avec les prix et conditions, figure dans le *Livret-Guide P.-L.-M.* vendu au prix de 0 fr. 50 dans les gares du réseau.

BILLETS PRIS A L'AVANCE

Les gares de Paris, Lyon, Marseille, Saint-Étienne, Aix-les-Bains et Genève délivrent à l'avance, par série de 20, des billets de 1re, 2e et 3e classe pour les gares de la banlieue de ces villes et réciproquement.

Ces billets peuvent être utilisés dans les deux sens (aller ou retour). Leurs prix présentent une réduction de 10 0/0 sur les prix des billets ordinaires. Les billets délivrés pendant les dix premiers mois de l'année sont valables jusqu'au 31 décembre inclus et ceux délivrés pendant les mois de novembre et décembre jusqu'au 31 décembre inclus de l'année suivante. Les demandes doivent être adressées aux chefs des gares intéressées ou dans les bureaux succursales.



VEILLEUSES FRANÇAISES
Fabrique à la Gare
ACTUELLEMENT
RUE SAINT-MERRI, 11
Toutes nos boîtes portent en timbre sec
JEUNET, Inventeur
VENTE ANNUELLE :
5 Millions de boîtes

MODES TOURNEUR
26, Rue Lafayette
MAISONS ANNEXES, 73 et 75, Rue Lafayette

CRÈME VELOUTINE
MÉDAILLE d'OR à l'Expon Univlle de PARIS 1900
Crème sans rivale pour les Soins de la Peau
Préparée par CH. FAY, l'inventeur de la Veloutine
PARIS, 9, Rue de la Paix, 9, PARIS



Parfumerie V. RIGAUD
8, rue Vivienne, PARIS

Eau de Toilette KANANGA-OSAKA
D'une délicieuse fraîcheur, conserve à la peau l'incomparable éclat de la jeunesse.
Essence KANANGA-OSAKA
Savon KANANGA-OSAKA
Poudre de Riz KANANGA-OSAKA
EXTRAITS : MODERN STYLE — MIMOSA-RIVIERA
VIOLETA FRESCA — ŒILLET DE MYSORE — PARFUM DES ACTRICES

EAU MINÉRALE ARSÉNICALE et FERRUGINEUSE
Source **GUBER** en Bosnie
Dépôt chez tous les Mds d'Eaux Minérales et Pharmaciens.

PORCELAINES ★ **A LA PAIX** ★ CRISTAUX
GEO. ROUARD, 34, Avenue de l'Opéra, PARIS
MEUBLES et CRISTAUX de GALLÉ
POTERIES DE ROBALBHEN
Seul Dépôt de la Manufacture Royale de Porcelaines de Saxe
SPÉCIALITÉ de SERVICES de TABLE et de CRISTAL
POUR LA CAMPAGNE

LA SULFURINE
Bain sulfureux sans odeur

Possède exactement les propriétés du bain sulfureux ordinaire dit de Barèges, avec cet avantage que SANS ODEUR, n'altérant ni les métaux ni les peintures, il peut être pris CHEZ SOI et dans toutes les espèces de baignoires. La SULFURINE adoucit la peau, lui communique une grande blancheur et une souplesse extrême.

PHARMACIE LANGLEBERT, 55, rue des Petits-Champs, Paris, *et principales Pharmacies.*

EAU DE SUEZ Le Seul DENTIFRICE ANTISEPTIQUE CONSERVE LES DENTS PARFUME la BOUCHE

SAVON DENTIFRICE VIGIER *Le Meilleur Antiseptique*
Pharmacie VIGIER, 12, Boulᵈ Bonne-Nouvelle PARIS

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD à LONDRES
VIA CALAIS OU BOULOGNE
Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens
VOIE LA PLUS RAPIDE
Tous les trains comportent des 2es classes

En outre, les trains de l'après-midi et de Malle de nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 3 h. 25 et à 9 h. soir, et de Londres pour Paris-Nord à 2 h. 45 et à 9 h. soir prennent les voyageurs munis de billets directs de 3e classe.

PARIS-NORD A LONDRES

	1re 2e cl	1re 2e cl.	1re 2e cl	Du 1er juin au 31 octobre inclus: 1re 2e 3e cl	1re 2e 3e
	* W.R.	(*)	W.R. (-)		
PARIS-NORD . . dép.	9 35 m. via Calais	10 30 m. via Boulogne	11 20 m. via Calais	3 h. 25 s. via Boulogne	9 h. » s. via Calais
LONDRES . . . . arr.	4 50 s.	5 h 50 s.	7 h. s.	11 h. 05 s.	5 30 m.

LONDRES À PARIS-NORD

	1re 2e cl.	1re 2e cl.	1re 2e cl.	Du 1er juin au 31 octobre inclus: 1re 2e 3e cl	1re 2e 3e cl
	(*) W.R.	(*)	(*)	W.R.	
LONDRES . dép.	9 h. » m. via Calais	10 h. » m. via Boulogne	11 h. m. via Calais	2 h. 45 s. v. Boulog.	9 h. » s. via Calais
PARIS-NORD arr	4 45 s.	5 h. 50	7 h. « s.	11 h. 10 s.	5 h. 50 m.

(*) Trains composés avec les voitures à couloir sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.

(W.R.) Wagon-Restaurant. — Les voyageurs de 1re classe y ont seuls accès, les voyageurs de 2e classe n'y sont admis qu'en payant le supplément de 2e en 1re classe.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE
(Via Calais)

La gare de PARIS-NORD, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Italie, la Côte d'azur, les Indes, l'Égypte, etc., etc.



SOCIÉTÉ SUISSE d'ASSURANCES GÉNÉRALES
SUR LA VIE HUMAINE, DE ZURICH
Fondée en 1857
Assurances en Cours **150 MILLIONS**
Tarifs et Renseignements sur Assurances et Rentes fco sur demande
A LA SUCCURSALE DE PARIS : 97, Rue St-Lazare.

EAU DE BOTOT Le seul Dentifrice approuvé par l'Académie de Médecine de Paris *Exiger la Signature* BOTOT.

MAUX DE GORGE, BRONCHITES, CATARRHES, ETC.
Réglisse Pectorale L.B.
L'efficacité et la vogue de ces petites pastilles **AU GOUDRON** ont fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur la bande qui entoure la boîte la **Marque L.B. en rouge.**
Prix de la Boîte : 60 centimes chez les Pharmaciens.
DÉPOT PRINCIPAL : Pharmacie DEMOLON, A BAYONNE

MAISONS RECOMMANDEES

ABSINTHE BERGER COUVET (Suisse) MARSEILLE BUENOS-AYRES — TÉLÉPHONE 562.40

APPAREILS HERNIAIRES ET ORTHOPÉDIQUES DRAPIER ET FILS, 41, r. de Rivoli. Cat. fco

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 12 RUE PERNELLE, PARIS

FRAICHEUR & BEAUTÉ du teint par le Savon **ÉOLE**

CRÈME EXPRESS JUX SE TROUVE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

A. DELEVEAU JOAILLIER, 74, r. des Petits-Champs ACHAT AU COMPTANT DE BIJOUX D'OCCASION

ERNEST DIAMANT du CAP, 24, Bd des Italiens. IMITATION PARFAITE. — PRIX BON MARCHÉ.

FLORESSENCE NOUVEAU PARFUM ANTISEPTIQUE Pharmacie CARON, 62, Chaussée d'Antin

GÉRARD (LÉON) 18, rue Drouot. TABLEAUX MODERNES

POUR MAIGRIR ELIXIR DU Dr STENDHALLE, 6f LE FLACON. Pharm. LEMAIRE, 14, Rue de Grammont, Paris.

F. KLEINBERGER, 9, r. de l'Échelle. TABLEAUX ANCIENS

PÉTROLE HAHN LE TRÉSOR DE LA CHEVELURE EN VENTE PARTOUT

Du vrai Quina Bruno, si Sarah en buvait,
Sarah ! n'en doutons pas, aussitôt grossirait.

AU CROISSANT D'ARGENT ✻ 142, Faubourg St-Honoré — 67, Rue La Boëtie ✻ **NOUVEAUTES ELEGANTES**

CATALOGUES SPÉCIAUX
Cylindres Artistiques
98, Rue de Richelieu, 98

PHONOGRAPHES PATHÉ
GRAND PRIX — Exposition universelle de 1900 — GRAND PRIX

AUDITIONS :
Salon du Phonographe
26, Boulᵈ des Italiens, PARIS

B. CASSIN & Cie AMEUBLEMENTS COMPLETS. — Installation de Villas, Hôtels, Appartements. — NICE, 3 & 4, rue du Palais

LE PARFUM IDÉAL HOUBIGANT 19, Faub. Saint-Honoré



A LA PLACE CLICHY
lundi 21 Octobre, EXPOSITION
DE TAPIS D'ORIENT
PIÈCES d'AMATEURS
& de COLLECTIONS
NOUVEAUTÉS
A LA PLACE CL
EXPOSIT
—· Maréchal, seraient-ce
encore les Alliés....?
—· Non, rassurez-vous, c'est
simplement le Tout-Paris
qui vient voir l'Exposition
de la PLACE CLICHY....